

XYZ. La revue de la nouvelle

Le malheur est un bonheur aussi

Léo Gillet



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gillet, L. (1994). Le malheur est un bonheur aussi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 66–69.

LE MALHEUR EST UN BONHEUR AUSSI

LÉO GILLET

Assisté à cinq opérations gynécologiques dans l'hôpital de Jacques ce matin.

On roule ces chéries dans leur lit jusque devant le bloc opératoire. Elles ont l'air penaudes ou un sourire résigné aux lèvres: il n'y a plus du tout à rouspéter maintenant.

— Pourquoi on porte la patiente de son lit sur la table d'opération?, je demande à l'anesthésiste en chef, un petit bout de femme d'une soixantaine d'années, à l'air de bonne mémé, un brin autoritaire et le regard fureteur.

Elle voit moyen, en effet, comme l'avait prévu Jacques, de m'interroger en pleine opération. Le docteur et moi, nous avons de concert décidé de ne pas me présenter en collègue, car les inévitables questions de madame Barteil auraient tôt fait de me démasquer, et de jeter un doute sur Jacques qui a une peur bleue de passer pour pédé à l'hôpital.

— C'est qu'elles sont prémédiquées, voyez-vous, chacune selon la gravité de l'intervention. En marchant, elles risqueraient de tomber...

L'opération est un rituel dont le chirurgien est le grand-prêtre. Un sacerdoce que Jacques exerce avec une allégresse affichée et une pointe d'agacement. « Je suis très craint à l'hôpital », m'avait-il annoncé la veille même de mon arrivée.

On porte donc ces chéries depuis leur lit sur la table d'opération. L'anesthésiste et le chirurgien mettent, sans distinction, la main à la pâte, lorsque l'infirmier de service s'est éclipsé. Ici non plus on n'a de temps à perdre. On les porte sur cette table comme un fagot, un sac de chair, un cadavre vivant, un peu comme les

Hindous et les Musulmans portent leur mort sur l'épaule, un peu n'importe comment, le macchabée chavirant à droite et à gauche.

Je trouve que Jacques adopte un ton cassant avec ses patientes (et pas seulement avec elles).

— Ça va, madame Machin ? Plus mal au ventre ?

Compense-t-il par cette fermeté un je ne sais quoi de féminin dans son allure ? Il en résulte une aigreur peu mâle. C'est un garçon nerveux et pour sûr très habile. « Le plus grand chirurgien du département », je le flatte sans vergogne.

Nous nous sommes habillés en tenue opératoire bleue (calotte, masque, pyjama, chaussons), puis près de la table Jacques se fait endosser l'habit stérile vert — si assorti à sa nature — et enfille ses gants.

Quels sont les sentiments qui accompagnent ses gestes de chirurgien ? Il prétexte une indifférence professionnelle (« Je suis un technicien »), mais sa bouche se plie en un petit sourire à ma comparaison de ses actes avec un rituel sadique.

L'abandon de la patiente est sans réserve. Crucifiée, les deux bras étendus sur les rallonges de la table, elle attend les manipulations de perfusion (sérum, narcoleptique, curare) et de respiration artificielle. Debout derrière la tête de la patiente, l'endormeuse officie : elle est la seule à toucher la victime des doigts qui caressent ses cheveux ou lui font un massage bref et léger, quasiment symbolique, du front.

— Oui, détendez-vous. Voilà, ça peut brûler un peu, la piqûre... Vous avez le droit de dire « ouf », hein.

— Oh, c'est chaud!...

La patiente n'a pas le temps de dire « ouf » qu'elle est déjà partie : ses paupières lourdes tombent et on lui pose le masque à oxygène. Cela prend en tout et pour tout trente secondes. Je happe après l'air. Meurt-on aussi vite ?

Voilà qu'on met le drap vert troué sur la patiente : le tantième.

— Pourquoi tous ces draps ? je demande à une infirmière.

— Par mesure d'hygiène seulement, sourit-elle.

On dirait le drap troué pour la mariée juive : mesure d'hygiène également.

— Les femmes, ça saigne..., plaisante Jacques, en traçant la première entaille sur le ventre.

— Si vous avez la nausée, vous me le dites, avertit l'infirmière, l'hystérectomie est peu esthétique, tout à l'heure on vous montrera quelque chose de plus joli.

— Ah, le docteur Mounal, toujours aussi fougeux avec les femmes, rétorque un collègue, venu jeter un coup d'œil.

On opère à la lumière du jour, la fenêtre est ouverte, au loin la montagne. Je n'ai pas la nausée, mais malgré la chaleur de juillet, un frisson glacé. Ici la vie joue avec la mort. Un souffle frais me caresse le cou.

— Pourquoi le curare? je demande à l'anesthésiste.

— Faites attention, lorsque le docteur dira *ça pousse, ça pousse*. Cela veut dire que les muscles résistent. Le curare les ramollit...

— Mais c'est du poison!

— Non, pas en petites quantités, sourit madame Barteil.

Couche après couche, Jacques ouvre le ventre, barrant les artères chemin faisant: comme on coupe un poulet. Il se sert de trois bistouris: le froid, le chaud et l'électrique. Celui-ci fait en coupant un bruit sifflant ou grésillant et de temps en temps un petit nuage monte de la plaie. Comment fait-on pour ne pas saigner la patiente à mort?

Une fois le trou creusé, Jacques met un cadre autour de la plaie pour en écarter les lèvres. Il y fourre son bras jusqu'au coude et fouille les organes avoisinants, tandis que deux sœurs lui tendent sans cesse des instruments.

Je sens une douleur inouïe dans le bas-ventre et la fatigue me subjugue: si je pouvais me coucher, même parmi ces torchons ensanglantés qui jonchent le sol. Mais une fascination froide me tient sur pieds. Qui est allongé là: c'est moi-même, n'est-ce pas?

— Encore une trompette et ça y est, annonce Jacques, qui commente ses gestes par intervalles, pour que l'attention ne se relâche pas. Puis soudain, comme sortant des limbes, Jacques lève des deux mains cet utérus, coupe un dernier cordon et flanque le machin dans une poubelle tenue par la sœur.

Les larmes coulent sur mes joues et disparaissent par bonheur sous mon masque. Mon Dieu, que j'ai froid... Quelle délivrance!

On vide deux cuvettes et demie de sérum dans le trou. On dirait de l'eau de bain. Il a dû boire au moins trois litres et adieu! On recoud.

À peine la corvée terminée, Jacques jette couteaux, tenailles et ciseaux, laissant la victime aux dieux mineurs, et trotte en direction de la salle numéro deux. Elles sont disposées en roue: même lieu, même temps, autre proie. Et quoi maintenant?

XYZ



Daniel Pigeon
Hémisphères
nouvelles
96 p., 15,95 \$

Un recueil de nouvelles
qui nous transporte
aux confins de la réalité.

Une écriture sensuelle
et métaphorique.

Collection dirigée
par Pierre Karch **l'ère nouvelle**

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec)
H2L 3Z1
Tél.: 514.525.21.70
Télééc.: 514.525.75.37